

deux fois par mois, un feuilleton qui est à la fois revue de création et témoignage de la créativité Internet des auteurs de publie.net – sous le signe de Monsu Desiderio pour le départ



édito le point création de publie.net

par François Bon

Je commençais ainsi l'édito du numéro 0 :

Une bonne part des auteurs de publie.net ont choisi de s'exprimer par le Net, avec ses outils. Ils sont à la fois les premiers à lire les recherches et créations que nous publions, mais à la fois ceux qui animent en permanence le web littéraire. La lecture blog est éphémère, suppose d'organiser une profusion d'informations, de savoir y circuler.

Cette fois, on se sent prêt. Non pas pour un hebdomadaire – et nous sommes tous soumis à profusion de textes et d'information, mais bimensuel, un dimanche sur deux.

Dans le même esprit : une revue de création, qui ferait le lien entre l'activité au présent des auteurs de publie.net, et leurs textes sur le site. Des chroniques, des tribunes, et surtout une confrontation ou

une convergence, les textes rassemblés dans un format unique, facile à imprimer ou à lire hors ligne, à diffuser ou relayer.

Revue de création, parce que c'est l'écriture qui est mise au premier plan, cette fiction permanente qui s'invente désormais, et qui réinvente le monde – ne serait-ce qu'à le décrire autrement.

Ce ne seront pas les mêmes auteurs à figurer dans chaque numéro, même si le noyau de l'équipe publie.net y sera présent en permanence. On aura plaisir aussi à recevoir des invités, présenter des extraits des textes à venir.

Nous souhaitons que ce feuilleton en soit réellement un : le plaisir de le recevoir (on peut s'abonner pour le recevoir par e-mail) et de l'ouvrir

comme une lecture continue, un objet littéraire à part entière.

Mais un outil de liaison et de diffusion : l'attention portée sur ces blogs qui sont pour chacun l'atelier de base, outil de découverte des voix et visages que nous proposons sur publie.net.

L'expérience, comme le site, se construira *en marchant*. Elle sera évolutive. Voici donc le premier numéro de ce bulletin – les archives seront disponibles en permanence sur le site. Nous sommes bien conscients d'être dépositaires d'une expérience totalement neuve, et dont la meilleure richesse c'est ce mot *coopérative*, travail fait ensemble. C'est pour cela que nous avons résolument à l'affirmer comme cette recherche plurielle, ouverte.



la langue de tous

Dominique Pifarély

Reçu aujourd'hui quelques questions d'un étudiant de Poitiers, à propos de son mémoire de fin d'études. *Quelle différence fais-tu, me demande-t-il, entre « être improvisateur » et « improviser » ?* Question moins étrange qu'elle ne le semble, tant l'accent est mis, dans le travail que nous faisons au CFMI, sur la conduite d'un discours, et le choix de ses éléments, loin de toute technique permettant simplement de se passer de partitions (codages, consignes...). En tous cas, poser cette question est le signe d'un doute sur les formes possibles du geste improvisé, et l'intuition que la réalité est multiple.

Improviser, c'est, on s'en doute, quelque chose comme « écrire » dans l'instant, sans possibilité de retouche. *Être un improvisateur*, c'est, plus précisément, travailler à construire un langage singulier (un style, une syntaxe, un vocabulaire...) qui a la particularité de se donner, de pouvoir être convoqué dans l'instant. Il y a donc une différence, pour moi, entre la simple capacité à s'affranchir de tout texte pré-établi (l'improvisation libre), ou encore à extrapoler à partir d'un texte lacunaire (une grille d'accords, par exemple), chose qui ne s'opère que dans l'instant (même si on en a travaillé précédemment la technique : l'harmonie, les modes...), et la production d'une langue qui n'appartient qu'à soi, processus qui, lui, exprime dans l'instant un travail de longue haleine, et jamais achevé. Dans le dernier cas, il en va du musicien-

improvisateur comme de l'auteur (du compositeur, du peintre...) : il s'agit de travailler sa langue, et le geste instrumental qui la porte. Recommencer, comme le dit Evan Parker, une improvisation à l'endroit où l'on a arrêté la précédente. Ce surgissement de l'instant est donc en même temps intriqué dans un temps infiniment plus long, le travail d'une vie...

Pour prolonger cette idée, cette citation de Bernard Noël : « Chaque poète crée sa langue dans la langue de tous : il travaille donc à partir d'un matériau déjà sensé dont toutes les parties ont des références précises, et ce n'est évidemment pas la nomination qu'il transforme, mais le geste verbal qu'elle contient et qu'elle active entre les bouches, comme entre les bouches et les choses, ce système de relations qu'on appelle la communication. Il faut écouter, dans le bruit aérien des mots, le froissement du geste qui les oriente ou les porte, car ce geste est tout le mouvement du sens. »

lire en ligne : [le blog de Dominique Pifarély](#)



neige (suite)

Philippe De Jonckheere

Cette nuit, à Clermont, la neige tombe sans discontinuer, spectacle captivant, la nuit durant, que la folle danse serrée de ces gros flocons qui s'agrègent les uns aux autres en silence pour finir par gommer les trottoirs. Profitant d'un moment de répit au travail, je sors marcher un peu, et dans l'espoir secret de faire quelques photos, mais las, il est des endroits plus pittoresques que les parkings de cette zone d'activité professionnelle, désert humain en pleine nuit un dimanche. N'empêche cette forte chute de neige, le léger grésillement des flocons sur la capuche de mon manteau, les mains froides refermées sur le métal mouillé de mon appareil-photo, la nuit, les endroits déserts, tout ceci me redonne à voir certaines de ces zones industrielles à la périphérie de Chicago parmi lesquelles j'avais planté ma lourde chambre 20X25 et tenter d'en représenter dans le moindre détail tout le vide. Il fallait un certain masochisme tout de même pour se risquer dans des

endroits pareils, en pleine nuit, dans le mauvais temps avec un appareillage aussi lourd. Et pas sûr, finalement que les photographies d'alors étaient davantage couronnées de succès que celles prises cette nuit à main levée avec mon appareil-photo numérique. A force de prendre du rien en photo, on finit par avoir du rien sur des photos et quel est le véritable intérêt de cela ? Il me semble qu'alors j'avais fini par disqualifier cette recherche justement pour cette raison, c'est amusant que cela me revienne vingt ans plus tard, sur un autre continent, mais cette fois pas au terme de plusieurs semaines de travail, travail de laboratoire inclus, mais tout simplement pendant la petite heure qu'a duré cette marche nocturne. J'y verrai presque du progrès.

[lire en ligne](#) _ [sur public.net](#)



Marc Pautrel

carnets

Fixe tes phrases, ne les trompe pas, si tu les quittes des yeux elles t'abandonneront pour aller voir ailleurs.

*

Je n'ai d'autre dieu que mon corps.

*

Réfléchis, trouve ce qui a été oublié, parle pour le mort, l'aphasique, l'exilé, parle pour toi.

Jour 21, 21 janvier 2010.

[lire en ligne](#) _ [sur public.net](#)

Pierre Ménard

journal

Un monde dans lequel les images sont devenues le langage. On vit dans ce monde. C'est pour annoncer son départ. Un trou dans sa vie. La forme que ça prend. Il y a d'abord le sentiment vif de ne plus appartenir à une communauté. L'art n'efface pas la perte, il lui répond. La compassion et la crainte. Il est seul, celui qui parle. Regardez. Ouvrez les yeux. C'est à peine si on l'entend. Il invente, marchant dans les chances fatales. Seul, avec cette sensation d'isolement. Un peu de laideur, à peine, peut sauver. Que ce peu d'air suffise. C'est son seul bien, dit-il. Comme autant de chances de rendre à jamais présent ce qui paraît perdu. Un dire que sa restriction rend admirable. Il revient sur ses pas. Recule. Il y a un trou, un gouffre en lui. Le lien ne se fait pas. Il ne se fait plus. Il me semble également que tout est affaire de montage. Son visage reste un mur. Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi ? Dans les journaux en période de conflit, de catastrophe naturelle, le même phénomène se répète inlassablement. J'y verrai presque du progrès. De profonds changements dans la perception du monde. Inventer c'est sans doute un bien grand mot. Toute appréhension du dehors disparaît. Le trou que l'on creuse, langue dans laquelle on s'enterre, bouche pâteuse de mots creux. La crise que l'on parle a un goût amer, lacrymal. Et vous, ça va ?

[lire en ligne](#) _ [sur public.net](#)

Laurent Herrou

l'emploi du temps

je ne m'interdisais pas d'évoquer les catastrophes naturelles qui décimaient des populations entières mais je me détournais volontairement du voyeurisme excessif, de la générosité subite, des appels aux dons et des éclats mélodramatiques, je ne cliquais pas pour soutenir une cause quelconque, je ne cautionnais pas la solidarité virtuelle quand il était question de la chair meurtrie d'hommes et de femmes, j'avais eu ma chance pour sauver l'humanité, j'avais abandonné la médecine et le combat contre la mort parce que ça avait été un choix malheureux de ma part, une vocation erronée, je m'étais découvert à la place le pouvoir d'écrire et j'avais la chance, parfois, d'être entendu, j'appartenais au monde — et à ses drames — à ma manière

[lire en ligne](#) _ [sur public.net](#)

journal irrégulier

Emmanuel Darley

Annaba, toujours. Ai vécu, ces jours-ci une expérience intéressante. Drôle de chose assez banale, se faire, dans la rue, piquer son portable, vol, oui, c'est comme ça que l'on dit, à l'arrachée. Je marche, tranquille, c'est le soir, la nuit commence à tomber. Je marche, j'ai le téléphone dans la main, je viens d'avoir ma fille, en France. Je marche et d'un coup, quelqu'un, par derrière me cache de ses mains les yeux. Comme un jeu, tu sais, d'enfance. Ensuite, c'est plus violent. Et puis bon, on se relève. Un peu fourbu tremblant. Un peu griffé sans doute. Aveuglé, il semble, à chercher à tâtons ses lunettes éventuelles. Les gens qui arrivent, qui interrogent, rassurent. S'excusent, déjà, comme si, au nom de l'Algérie. Travail, encore. Un peu long, peut-être, le temps.

Le [Journal irrégulier](#) d'Emmanuel Darley.

[Emmanuel Darley sur public.net](#).

mettre fin à l'impossible

Bernard Noël

Que la Révolution soit aujourd'hui nécessaire est une évidence, d'autant plus que son projet n'a jamais été aussi décrié. Cependant, il ne s'agit pas de faire LA révolution, mais UNE révolution, donc de la projeter à partir d'une situation particulière dans laquelle, si les circonstances la réclament, les conditions générales l'excluent. Il faut d'abord envisager cette contradiction.

Nul doute que l'arrogance du pouvoir est à son comble tout comme les faveurs accordées aux privilégiés. Il est même étonnant de voir à quel point l'absence de partage des richesses réduit sans cesse la marge d'illusion qui pouvait rendre supportable cette appropriation exclusive. Le mépris de la misère crée un désespoir sans doute propice à la révolution, mais c'est un piège pour la raison que le désespoir est explosif et non pas révolutionnaire : il prépare une jacquerie facile à réprimer et qui, finalement, servira l'oppression.

On dira qu'il suffit que le désespoir prenne le temps de s'organiser, mais les conditions générales travaillent justement à l'en empêcher. Le jeu des causes et des conséquences est depuis longtemps faussé par l'influence des media. La majorité s'est habituée peu à peu à supporter la destruction des biens collectifs : l'éducation, la santé, les services publics, l'information. Il n'y a plus de peuple, il n'y a qu'un public qui, privé du liant citoyen, a fini par croire que la rentabilité primait sur le service même si la chose est contraire à ses intérêts.

Un peuple est conscient d'une appartenance et d'un partage qui créent une solidarité ; un public n'a en commun que des images éphémères qui l'excitent à des identifications factices ou à la consommation. Conséquence, le périssable, devenu principale attraction, est l'unique bien public, et qui pousse à vivre dans un présent sans mémoire et sans réflexion. Le défilé des images occupe la tête sans y produire autre chose que le mouvement répétitif d'une fausse variété perpétuellement actuelle. Ainsi, pas de perspective, rien qu'un appétit renouvelé sans cesse par la publicité.

La vitesse de rotation des images est plus importante que leur contenu, et

elle en constitue le sens. Le pouvoir a compris récemment combien cette vitesse pouvait tenir lieu d'action grâce à la fascination qu'elle produit, d'où l'agitation fébrile d'un chef qui mêle tous les genres afin de multiplier sa présence dans tous les domaines. Le danger, pour lui, est qu'un raté risque de se répercuter aussi multiplement, mais cela n'affecte que lui et pas le système désormais efficace assez pour avoir miné toute la représentation. On oublie, parce qu'elle fait partie de nous, que la représentation conditionne toutes les relations à l'intérieur du corps social et que dépend d'elle aussi bien notre faculté d'expression que notre capacité de réflexion. Or, grâce toujours aux media et à leur pouvoir d'occupation mentale, la représentation a de plus en plus tendance à n'être que l'enregistrement passif du spectacle en permanence proposé sur l'écran de la télévision. Ce spectacle, contrairement à ce qu'on dit, n'instruit pas : il occupe simplement la tête et détourne l'attention en la distrayant. Il ne reste, pour s'opposer à lui, que les difficultés de la vie quotidienne, qui éventuellement désespèrent.

[...]

On pensait autrefois que la Révolution passait d'abord par l'appropriation des moyens de production ; elle passe évidemment aujourd'hui par l'appropriation des moyens de communication en vue de rendre à chacun une tête pensante et une conscience citoyenne. N'est-ce pas une utopie ? Les révolutionnaires du dix-neuvième siècle, en particulier Blanqui, étaient persuadés que la Révolution ne pouvait venir que des « déclassés », c'est-à-dire des fils de la classe dirigeante qui renonçaient à leurs privilèges pour mettre leur liberté au service des intérêts du peuple. Peut-on aujourd'hui « déclasser » les media pour leur faire jouer un rôle comparable ?

Le goût du pouvoir est si contagieux qu'il a réussi à contaminer toutes les tentatives de renversement, de changement, de transformation. Il faudrait déconsidérer le pouvoir, mais il l'est déjà par sa corruption, ses abus, ses injustices. Dans la société du spectacle, tout a une envergure spectaculaire qui

frappe de vanité chaque événement et abolit sa gravité. L'information n'est plus qu'un entraînement à l'indifférence.

La nécessité de la Révolution a tout cela contre elle qui veut nous persuader de son impossibilité. Pourquoi cette impossibilité ne serait-elle pas également utopique ? Une utopie du pouvoir qui, plutôt que de l'écartier par la répression, a eu l'intelligence perverse de rendre les têtes inaptées à la réclamer. Le problème est toujours, depuis Marx et Rimbaud, de transformer le monde et de changer la vie. Ceux qui n'y renoncent pas sont plus que jamais isolés : ils ont en commun de ne pas se résigner car la nécessité les arme d'une attente infatigable hors de laquelle la vie n'aurait aucun sens. Ils ne se font pour autant aucune illusion sachant fort bien que la nécessité doit s'éclairer d'une brusque révélation qui, soudain, la généralise. Alors, dans cet éclairage là, les têtes s'éduquent très vite, et provisoirement ou définitivement, elles mettent fin à l'impossible...



sur public.net, de Bernard Noël, [À bas l'utile](#) (ce texte en est extrait) et [Le Mal de l'espèce](#).

photographie : © [Jérôme Schlomoff](#).

Loire IV

Daniel Bourrion



Quelque chose comme passer le fleuve le long du chemin grandissaient les jambes d'acier des grues des hommes pendant qu'en bas et jusqu'au ventre de l'horizon fondait une langue grise celle de l'eau celle du temps et nos regards qui portaient loin cherchaient nos traces celles laissées par ceux d'avant de part et d'autre de nos rives c'était nos rêves tels navires sans cesse poussés et là ce qui comptait n'était pas l'océan dont nous savions qu'il arrivait mais ce que nous pouvions cueillir recueillir au fil de l'eau le long des terres mais ce que nous pouvions voir passer et qui nous regardait passer ombres de l'aube de celles qui ont apparences de fantômes de spectres que l'on devine se faufilant entre les rideaux des haleines du courant de la bête de la puissante bête qu'est cette chose jamais domptée jamais tenue et dont on sentait bien à s'y laisser porter qu'elle ne nous y laissait que par mansuétude et puis aussi pour s'amuser de nous marins d'eau douce partis à la conquête de nous seulement ça – nos enfances étaient d'îles alors partir et les chercher et les voir arriver se découvrir de leurs linges timides les voir émerger presque comme à regrets juste au-dessus de l'eau les voir devenir moins floues à mesure que nous les touchions doucement les abordions avec ce sentiment d'aller trop loin de prendre risque de briser quelque chose leur solitude la solitude des îles ce qui explique que souvent et malgré tout

malgré ce que nous portions de désir nous n'abordions même pas ne les abordions pas restions passions à belle distance manière de les laisser dans l'abandon de leur présence manière aussi de nous laisser nos chances de pouvoir demeurer dans notre si longue et si douce quête (et ce n'était pas les moins braves qui longtemps restaient là à la poupe de nous à regarder s'effacer ces terres basses à les laisser comme se gommer elles-mêmes – personne alors pour leur parler les consoler puisqu'il aurait fallu les consoler d'eux-mêmes) et puis quoi avancer dériver des jours durant il suffisait de se laisser porter le courant se chargeait de tout peu à peu les bords reculaient nous ne les devinions quasiment plus ou alors à grand peine et nous ne faisons plus efforts nos regards n'allaient plus à la rencontre de la terre mais droit devant vers le venant des jours durant s'user les yeux attendre attendre des traces blanches sur les nuages nous laissaient présager dormir était devenu presque impossible nous sentions bien que ça s'accélérait que ça allait plus vite dessous et puis dedans ne pas lutter ne même pas résister nous devions à présent ne plus avoir figure humaine mais naufragée peu importait personne pour nous voir et c'était bien l'un de nos buts.

[lire en ligne](#) _ [sur publie.net](#)

photographie Michèle Dujardin _ [abadon.fr](#)

publie.net | les portfolios

l'invité : Nicolas Aiello

Mes dessins commencent toujours par une marche, l'observation d'un territoire dans la ville.

j'y récolte des mots lus sur mon trajet (publicités, graffiti, signalétiques,...)

Je les retranscris de manière systématique, en les entremêlant jusqu'à ce qu'ils perdent leurs sens et qu'ils deviennent une suite de boucles, de traits griffonnés.

L'ensemble forme le paysage abstrait d'un territoire réel.

Sur le blog de Nicolas Aiello, [Berlin, suite de 15 dessins.](#)

Sur publie.net, objets trouvés en bibliothèques, entre les pages des livres : [Entre-Deux.](#)



assises de la route

Mahigan Lepage



On a touché un cailloux, quelque chose dur, qu'on ne lâchera pas. Dans cette seule idée de voies construites à travers les vallées et les champs, les creux et les plats. C'est en moi comme une idée abstraite de dureté, de structure dans l'affaissement même, dans le paysage étendu, mouvant, vallonnant.

J'ai toujours trouvé bizarre cette expression simple : "construire une route". Ou bien : "bâtir des routes". Comme on construirait, bâtirait une maison. Je ne me suis jamais fait à cette idée. Je ne sais même pas bien pourquoi. C'est bien une construction, oui. Mais cela ne s'élève pas sur soi-même, mais se soutient de lieu en lieu sur de nouvelles assises de terre. Ce n'est pas bien clair. Mais quelque chose dans la route, dans la longueur de la route, son étendue, son immodestie, nie en quelque sorte l'idée de construction.

"Bâtir" veut dire "porter, soutenir". Voilà bien le noeud du problème. Toutes les constructions sont finalement soutenues par la terre, c'est certain. Une maison, une grange ne se soutiennent pas plus d'elles-mêmes qu'une route. Pourtant, en s'étageant, en se structurant verticalement, elles en viennent à donner cette impression d'autonomie. Et puis elles font moins mal à la terre (je ne parle pas encore de la ville). Elles durcissent, cimentent un carré ou un rectangle, de la matière même, déplacée, de cette terre, puis s'élèvent, ne demandent pas

plus, prennent de la hauteur, du ciel, se montent sur elles-mêmes. *On dirait que la maison ne s'appuie que sur elle-même.* Mais la route, tellement autre chose la route. Elle prend si large, si long. Pour chaque nouvelle parcelle, chaque nouveau morceau elle réclame nouvel appui à la terre. À peine elle s'élève sur elle-même, elle ne pose que fondations, puis à côté nouvelles fondations, et toujours avant, comme si jamais satisfaite, comme si jamais le pays assez bien pour elle. Et la terre donne, puisque pour cela elle est faite. *Partout la route prend appui sur la terre.*

Et c'est cela qu'il faudrait arriver à extraire. Cette tristesse des vallées. Cet affaissement du pays. Cet espèce de contradiction, de tension, qui fait structure de ce qui ne se porte, de ce qui ne se supporte plus, mais s'affaisse et déprime. Tout le monde connaît cet ennui-là, de traverser trop long de pays. Qu'est-ce qui nous prend alors, malgré tout, et qui nous ferait pleurer la terre, de lui confier tant de nous-mêmes?

[lire en ligne](#) _ [sur public.net](#)

fragments

Michel Brosseau

fragments, parce que brisure, déchirure, de sa vie n'être que fragmentier, fragment d'éternité, fragment de souvenir, n'être que fragment de foule, kaléidoscope, fragments de verre où le réel hétéroclite, déposer où toutes les nuances que l'on revêt, ni l'addition ni l'assemblage de fragments, n'être que fragmentation

[A chat perché](#), le site de Michel Brosseau.

[Michel Brosseau sur public.net.](#)

paesine

Nicolas Rithi Dion



dans la nuit le rêve pulvérisé mais jusqu'au réveil s'être souvenu dans un état je sais pas comment comme sous hypnose non sorte d'état artificiel à n'entendre plus que le dédoublement de mon deuxième bruit (bizarrerie de mon cœur que le généraliste m'a récemment fait écouter) jusqu'au réveil imminent s'être souvenu d'un chaînon de phrase formulé à soi dans cet interstice noir quelle disparition à peser encore ce matin chercher cette blancheur de quelques mots insérés dans la nuit je rentre à la maison non d'autres mots ensablés.

sortie de La Rochelle 17h15. inscription route soyez prudents transport de matières dangereuses entre Cramchaban et Montbazou. un plein sur l'aire de la Fontaine Colette. ensuite j'ai vérifié et je corrige. à 130 km/h, sur route légèrement courbe, on peut voir venir la centrale de Saint-Laurent-Nouan durant 4 bonnes minutes, puis laisser les deux panaches se diffuser dans le rétroviseur durant 4 autres bonnes minutes (et non 2 minutes comme annoncé au 04/06/09). du reste, depuis ce passage forcé je trouve que mon pare-brise est étrangement sablonneux.

à 100 km de Paris, la nuit, on voit se profiler toute une ville qui scintille rouge sur l'horizon. je fais la remarque à P. ces illuminations proviennent peut-être d'enseignes lumineuses se déployant derrière un effeuillement d'architectures renouvelées. d'où le clignotement optique. mais on n'a jamais vu une ville entièrement éclairée au rouge? mais le cortège de lumières s'étirent petit à petit en une ligne qui se précise et alors je me souviens des éoliennes. arrivée à 22h sur Porte d'Orléans.

Nicolas Rithi Dion suspend provisoirement son beau site [Paesine](#), qui a été une référence tous ces mois, entre texte et photographie, dans sa quête des limites de la ville.

Sur publie.net : [Aller](#) et [Rouge fort](#).

Julien Gracq : la courbe d'une phrase

Arnaud Maisetti

En relisant en réécrivant ; Julien Gracq, André Breton, quelques aspects de l'écrivain, (p. 154 et suivante) ; notes.

Ce que nous avons appelé la courbe d'une phrase se décompose en deux segments dont il y aurait grand intérêt par rapport à un certain point critique, qui en constitue le sommet, à souligner les sens diamétralement opposés.

Dans le début de la phrase, le mouvement de la pensée, que guide ou que reproduit (peu importe) la syntaxe, apparaît comme un pur surgissement : c'est toujours d'une espèce de coup de vent d'une liberté extrême qu'il dépend que nous surmontions le vertige d'inertie, d'un caractère proprement stupéfiant, que dégage « le vide papier que sa blancheur défend ».

Du mouvement qui entreprend la phrase, se saisit de la courbe du réel en le faisant surgir sous le corps d'une phrase, endossant pour un temps cette charge de nommer qui fait lever le voile du monde, dire d'abord que ce geste efface tout en amont, qu'il dénuie la surface de ce qui a été dit pour mieux préparer ce qu'il reste à dire, le tu en regard de ce déjà-dit qui s'éloigne derrière soi. Quand la phrase paraît, c'est comme le ressac de la vague sur le sable : apurement des comptes et des rides du terrain qui laisse apparaître le sol neuf sous le pas qui va le mordre et tracer le chemin transitoire de la marche — avant le prochain assaut de la vague qui recommencera le monde après lui : et la marche encore, qui le poursuit.

Dans le prolongement de cet élan initial que les mots qu'il appelle à lui n'arrivent pas à rejoindre suffisamment vite, se creuse comme un appel d'air, un vide précurseur, qui somme, encore indistinctement, les combinaisons verbales d'avoir à être, à se bousculer en remous derrière son passage extraordinairement pressé.

Entre le souffle et le mot qui s'y loge, s'expulse le plein de cet air qu'il épuise : l'écart nécessaire au sens, épreuve du retard que rien ne comble ni ne viendra combler — instinctivement, le corps qui marche sur le sable remis à plat par la vague renouvelle le geste de la mer et le contre-dit ; on longe la mer, et on marche vers elle. Retard entre le pas et le mouvement régulier de la marée

qu'on comble et qu'on rejoint, qui jamais ne se clôt. Quand il faut écrire, on nomme d'abord, on écarte le sens et le dépôt de significations trop bavardées ensuite, on rejoint enfin dans le bras de mer qu'on défriche les silences bruissants du dehors dans lequel il faut parler.

Tout écrivain connaît parfaitement ce creusement en lui d'un moule encore vide doué d'une force de succion sur le magma verbal, cet élan aveugle de pensée qui « tire sur la plume », cette arabesque presque mimée du contour dont l'amorce de la courbe est déjà grosse sans pourtant s'en faire encore autre chose que le pressentiment.. Indubitablement, dans cette « entrée » de la phrase, c'est l'élan syntaxique en pleine accélération, encore foisonnant de possibles, qui semble frayer le chemin aux combinaisons verbales, tout en leur laissant un jeu aussi étendu qu'il en reste aux vagues pour combler un sillage.

À la lire pour la première fois, la phrase est inconnue et pourtant nécessairement là pour soi, par soi ; elle avance en soi les terrains inconnaisables du rêve : quand on marche avec elle, qu'on épouse ses allures, on est dans le creux de ce mouvement de machette qui écarte les branches pour avancer : la phrase expulse à droite et à gauche pour mieux au-devant se faire possible, se rendre possible, s'établir enfin, d'évidence.

Et précisément, de même que rien ne fait bouillonner les vagues avec plus d'effervescence et de liberté qu'un sillage, cet essor conquérant de la phrase qui « prend son vol » est un appel constant, un appel impérieux à la rencontre verbale et à la trouvaille. Mais si le génie a son siège dans ce mouvement d'éclosion et de fertilité aveugle du départ, passé le sommet de la courbe c'est l'art qui se charge de tirer le meilleur parti possible de son retombement :

Quand la phrase termine, ce qui s'achève autour d'elle n'est pas le sens (le sens commence), mais c'est le vertige fixé en elle et par soi (vertige de la phrase face au lecteur, et de ce lecteur devant le vide qui s'offre) : on est sorti comme d'un sommeil, et le sommeil continue malgré tout, mais en tant que sommeil, depuis l'éveil. On est réveillé : on est de l'autre côté de la phrase. Ce qu'on sait du rêve, c'est seulement sa nature de rêve : les

images, elles, peuplent au présent la chambre absente au rêve, toute pesante de ce manque qui la constitue. Et on se lève en elle, chargé du poids de cette phrase, et de cette tache en nous qu'il nous faut accomplir : articulation du rêve et du réel comme continuation ici des forces amassées là.

L'approche de la fin de la phrase, son freinage progressif signifie un ressaisissement des pouvoirs de contrôle et de choix sur une matière verbale qui tend maintenant, répondant après coup à l'éréthisme violent qui soulevait la phrase à son début, à proliférer avec excès ; À la lire au bout d'elle-même, la phrase s'est donnée essentielle en marquant le seul chemin possible ; et sur les côtés, les restes des branches coupées sont là qui disent la direction, qui permettent de rêver un peu aux repousses que la marche aura permis.

une élimination de plus en plus serrée des possibles innombrables — jusqu'à combler enfin le dernier vide disponible d'un puzzle de plus en plus rigide exclusif — amortit le mouvement verbal créateur — fige sur place cette danse à laquelle les mots se trouvaient en proie

Alors : au début de la phrase, comme au premier jour du monde : l'apprentissage de chaque mot, de chaque moment du réel que le mot dépoussière : le vertige : l'inconnaisable qu'on reconnaît : et au fur et à mesure, le poids de la phrase bascule sur son autre pied, le rapport de forces évolue : ce qu'il emporte à mesure n'annule pas son amont mais l'organise depuis le sens cette fois et non plus depuis l'effet de sidération premier : on reconnaît dès lors ce qu'il s'est agi de nommer : la représentation n'est plus celle du monde mais replongée dans l'acte même du langage traversé : la phrase échoue sur son propre pas qui la recommence ; quand elle repart, la vague revient sur du sable déjà emprunté, creusé par le premier passage qu'elle lise et transforme — déplace plus loin, qu'on emporte sous la chaussure.

et confère à la syntaxe, dans cette chute de phrase, (on ne peut choisir que parmi ce qui se fixe) un pouvoir non plus d'éclosion, mais de coagulation.

[lire en ligne](http://public.net) _ [sur public.net](http://public.net)

« la pluie » de Fred Griot

par Antoine Emaz

Voilà un très beau livre sale, post-Beckett assurément, mais taillant sa propre route, lançant ses vagues lourdes, d'un lyrisme épais, théâtral pas du tout Claudel, plutôt Beckett encore mais sans rien d'essoufflé dans ce livre, et pas de cap au pire.

Un élément peut sembler discutable, mais il est si appuyé que l'auteur doit avoir de solides raisons pour le défendre : la dysorthographe, choisie ou assumée. Elle peut être rappel biographique ou façon de s'approprier la langue, mais elle perturbe la lecture, surtout lorsqu'elle n'apparaît pas motivée et freine le courant qui porte le texte. Pourquoi « dan » et pas dans, pourquoi « pluï » et non pluie, « tou » alors que l'œil instinctivement rectifie en tout ? Et que reste-t-il de cette dysorthographe si le texte est lu à haute voix, ce qui semble bien être le projet ?

Bien sûr, à certains moments, bouger violemment l'écrit fait sens, dans un travail du bégaiement, remarquable lorsque la langue vient comme buter sur son but : « emballement par circonvolutions tourna tournage cycla cyclique par emballement emballement de la pense qui creuse l'os du crâne jusqu'à épaississement épaississement central jusqu'à as asphyxie un emballement to toxique. » (p. 19) Dans ce beau passage, j'accroche seulement sur « pense » au lieu de pensée, le reste fonctionne bien.

Ce point dit, on garde en mémoire que le texte a été écrit en 2006-2007, et reste surtout la force étrange de ce petit volume. D'abord, sa cohérence presque narrative, très simple. Une personne, dans une cabane, écrit et marche aux alentours. Six séquences

en laisses de prose qui se terminent toutes par une forme d'extinction des feux : « silence ». A chaque fois, une expérience profonde d'être est mise en jeu, plutôt sombre dans la première moitié du livre, plutôt positive dans la seconde, sans que l'on puisse parler d'un contraste radical noir/blanc.

Il est difficile de citer ce texte sans casser son mouvement, son lié, mais il porte des situations existentielles fortes, comme celle de l'élan et du blocage : « je toujours va et bute je toujours bute et vaïs mais je toujours va toujours encore toujours toujours // une marche une forme un aller où l'on puisse se heurter un dire un aller dire qui se heurte un aller qui sait se heurter un aller dire qui sait dire le heurté un aller dire qui laisse se dire qui laisse se dire les choses les choses comm elles sont dans leur épuisement élan dan leur

bute – va » (p.24). Ou bien on entre dans ce tournis de langue et on voit ce qu'il vise, comme en spirale, ou bien on est éjecté, centrifugé : en ce sens, c'est bien une écriture qui concède peu.

On pourrait aussi souligner les traits d'humour sombre : « on sait que le jour va se lever qu'il s'est toujours levé qu'il devrait normalement encore se lever ce jour-là à moins que // toujours est-il qu'il s'est levé ce jour-là après les piou-pious comme un silence peu à peu dan l'aube sur le fleuwe le fleuwe qui fume » (p.28).

Ou bien, autre registre, l'importance des sensations brutes et ce qu'elles lèvent mentalement. Ainsi pour l'évocation du port (p.38-39), si loin et si proche de celle de Baudelaire.

Dans sa solitude, celui qui parle est ramené à la question d'exister. Et sur la fin du livre, on a ce qu'il faut bien appeler deux « extases », même si le mot peut sembler étrange dans la forme d'écriture choisie. Mais il s'agit bien d'illuminations intérieures, le refus de l'emphase n'y change rien : « ouais tu te balades et les images et les choses tu te mets en train de penser et tu te distiens elles ont peut-être un sens les choses ouais peut-être elles s'agencent une espèce de cohérence soudain une espèce de grand tou de grand tout ou rien une espèce de grand oui là comm ça tente de t'entendre tente comm si là oui soudain une espèce de grande cohérence tout à coup oui ça tomb comm ça de ces évidences l'évidence rien de plus abrupte à tomber le genre de chose que l'on a toute sa vie toute sa vie devant le pif et que soudain ouais c'est ça et que soudain l'on voit » (p.40)

Ou bien, mais de même, lorsque la balade amène le marcheur en haut d'une colline : « et les choses les bêtes les gens tou petits à l'échelle pas plus impressionnants que petites bêtes pas plus importants que fourmis pas plus essentiels qu'insectes pas plu vitaux oui de là-haut on décentre on gagne recul on n'est plu là sur notre nombril à tou voir à hauteur d'homme à tout imaginer à hauteur de cerveau d'homme à tou projeter à quéquette d'homme à tou juger à valeur d'homme à tou régir à besoin d'homme à tout échafauder à humanité d'homme oui occupant en notre tête une place si exagérée à côté de celle si facultative dan le vivant et dan l'espace oui de là-haut vraiment j'aime oui de là-haut comm un calme profond » (p.47)

Voilà. Je ne sais pas si la poésie doit s'établir à demeure dans ces parages, mais j'aime que quelqu'un y soit allé et en ait rapporté ce texte aussi puissant que boueux, étant entendu qu'en matière de langue, boue vaut or.

© Antoine Emaz, publié dans [Poezibao](#)
Textes de [Fred Griot sur public.net](#).
Photographie d'Antoine Emaz © [Olivier Roller](#).



assimilé oursin

Denis Montebello

C'était au bord de l'eau, ça n'allait pas en mer, ça se découvrait et se recouvrait avec l'estran, ça lui revient, avec le printemps, pour elle c'est lié au printemps.

C'est comme l'odeur de banche, elle ne la retrouve que là, vers le Creux-du-Moulin. Il y avait un moulin. Ses arrière-arrière-grands-parents. Venus de Vendée. Les derniers meuniers.

La famille habitait Laleu. Tous les voisins étaient dockers. On savait les bateaux. Son père allait comme docker occasionnel. Charpentier de navire à 14 ans. Le grand-père cap hornier. Avec certificat de bon cabotage. Son mari, son grand-père allait au coureau avec son pousse-pied sur la vase. La famille, les voisins, tous étaient attirés par la mer. Axés sur la mer, comme elle dit. Elle dit qu'à ces familles pauvres, d'ouvriers, la mer donnait autant à manger que la terre. La mer était leur jardin. Ils y allaient à la pêche, aux huîtres, comme on va à la plage. Ils allaient aux palourdes, aux pétoncles, aux crevettes. Ils y allaient le jour, la nuit, surtout la nuit, ça pêche mieux la nuit, avec lampe à pétrole.

Ils allaient à la Repentie; à la R'pentie, elle dit. Où j'entends qu'elle l'a arpenté, ce lieu. Qu'elle l'arpente toujours. Elle fait visiter le port. Elle montre les carcasses de bateaux, des bateaux qui ont été pillés. On y pêche la crevette. Les jambes, les guignettes. Dans la banche, dans les creux, on pêche aussi des dails. Elle en a entendu parler, mais elle n'en a pas mangé.

Celui qui en parle, qui pourrait en parler des heures, c'était le meilleur soudeur. Capable de tout souder, tout ce que les autres ne pouvaient pas souder. De l'inox. Quelqu'un qui avait travaillé sur le *Reina del Mar*, sur le *Reina del Pacifico*. Rien ne lui résistait. Les dails pas plus que l'inox.

Il y avait là, à la Repentie, des barques. Des barquettes. Le principal c'était que ça flotte. Des casiers en osier. Ils étaient tous en osier. Comme c'était de la banche, il y avait sur les grosses pierres des huîtres. Des ostréiculteurs, beaucoup. Une Chinoise, elle avait huit enfants. Elle écalait les huîtres. Les femmes écalaient les huîtres. Cela faisait des buttes. Des dunes de coquilles. Et une odeur qui la ramène toujours là, vers le Creux-du-Moulin. La banche.

C'était collé sur la banche. Sur la pierre. Une bouche qui faisait ventouse. Faisait comme une jambe. Comme les guignettes qui sont des petits escargots noirs. Mais c'était plus fort qu'une jambe, ça agrippait la pierre. Il fallait donc pas la rater. La bouche, quand on l'avait, elle se refermait. Comme une anémone, mais ce n'était pas une anémone. Une demi-loche, elle dirait, en plus musclé. Ressemblait à un bon morceau de viande. De veau.

Pour un qui allait comme elle à la Repentie, au Creux-du-Moulin, dans les rochers cueillir avec son couteau le cul-de-mulet, ça ressemblait à une grosse fraise, c'était

beige rosé, et rond, elle est d'accord, mais pas rond rond, pas comme une orange, plutôt une clémentine, et sans tentacules, surtout pas, ce n'est pas une anémone (elle prononce comme aumône), c'est un mollusque avec sa peau couverte de graves, de brisures, assimilé oursin. Des gravillons, des brisures de coquillages, d'huîtres surtout, pour elle c'était fixé dessus la peau extérieurement. Sa mère raclait la peau. Elle l'enlevait. Elle retournait ça. Comme un gant. Elle ôtait l'intestin. Elle coupait en petits morceaux. Les faisait frire à l'ail et au persil, comme les anguilles. Avec l'aillet, le persil tendre du jardin, le cul-de-mulet tout frais ressemblait, une fois cuit, à la noix de veau. Au quasi. Et c'est toujours pour elle lié à l'ail nouveau. Au printemps. C'est le printemps qui vient avec, qui revient. Ou qui ne revient pas. Car le cul-de-mulet a disparu. On n'en trouve plus. Tout ça a crevé depuis qu'ils ont fait la propreté. Depuis les bateaux à moteur. Les bulles d'huile les ont fait crever.

Avec mes remerciements à Mireille Riffaud et à *Paroles de Rochelais*.

Le [blog Cotojest](#) de Denis Montebello.
Textes de [Denis Montebello sur public.net](#).



marge

Josée Marcotte

vendredi 15 janvier 2010

Marge devait bien s'y attendre un peu... À manipuler goglunichet comme ça, le tripoter, le trimbaler partout, le barouetter à gauche et à droite, le tenir à bout de bras, le coller contre soi, le bardasser, le secouer, l'examiner, l'exposer partout, le trifouiller, le balancer à tort et à travers... Il ne savait plus sur quelle gogluche danser, il s'est vite déglingué... Le pauvre mot s'est vidé, a éclaté, a disparu, a pouffé, un simple pouf, puis plus rien...

Marge, en punition, prend la craie, écrit sur le tableau:
L'important c'est d'avoir quelque chose à perdre
L'important c'est d'avoir quelque chose à perdre
L'important c'est d'avoir que

♪♪ Buvons un coup ma gogluche s'est perdue

même la hanche même la hanche
Buvons un coup ma gogluche s'est perdue
même la hanche est disparue ♪♪

A

Bavas a ca ma gaglach a parda
mam la hacha mam la hacha
Bavas a ca ma gaglach a parda
mam la hacha a daspara

E

Beves e ce me geglech e perde
mem le heche mem le heche
Beves e ce me geglech e perde
mem le heche e despere
I, O, U, OU, É, È, OUI...

dimanche 17 janvier 2010

«Nous n'avons pas à refléter l'image d'une société qui, parce qu'elle court à sa perte, veut entraîner l'homme dans sa chute; nous avons à esquisser le bond en avant qui, déjà, se révèle sous cette chute, et qui l'accélère.», Georges Perec

samedi 16 janvier 2010

tout au bout de l'insomnie
j'ai trouvé le matin
ensommeillé sur ton sourire

tout au bout de l'apocalypse
j'ai trouvé l'euphorie
dans la marge

tout au bout d'un mur
j'ai trouvé les autres
dans le verbe

[Marge, le blog de Josée Marcotte](#),
et bientôt sur public.net !

danger fictif

Cécile Portier

Écrire : chercher la figure juste. La plus vite trouvée : un visage. Un visage est toujours une figure juste. Miroir de l'âme, peut-être pas, mais au moins configuration efficace de traits. Ensemble ils disent quelque chose. Ensemble, les traits du visage non seulement disent, mais contredisent, et toujours justement. L'écriture cherche la même chose que ce que chaque visage donne : une configuration agissante de signes.

Donc l'écriture se peuple de visages : manière d'approcher cette capacité à rassembler en si peu d'espace autant d'émotion.

Voilà pourquoi nous inventons des personnages. Nous cherchons à dessiner des visages aussi agissants que les vrais. Nous cherchons la figure juste. Evidemment ce n'est pas gagné. Le visage du personnage d'écriture manque de traits, ou en a trop. On lui fait des yeux plus grands que nature, pour trouver un réceptacle à sa propre soif des choses. Ou pour y déverser son propre effroi. On exagère, souvent. Faisant cela on empêche le personnage, on le restreint dans sa capacité de rétraction. Voilà ce qui est difficile :

comment ne pas figer le visage du personnage en un sourire béat, ou bien dans l'affliction éternelle d'une bouche déçue ? Comment rendre le visage infidèle, pour qu'il soit juste ?

On se retrouve souvent avec, sur les bras, une poupée, parfois pas trop mal faite, et on se prend au jeu de la bercer, la cajoler, la baigner, y compris de larmes, l'habiller, y compris de promesses. Mais au bout d'un temps, on guette quelque chose d'elle, qui tarde à venir. Elle nous gratifie toujours de cette présence morne et constante, de cette résistance de l'objet. Et c'est ce qu'on lui reproche. On regrette ce que dans les vrais visages on désespère de saisir un jour ; cet ondolement constant, cette présence qui se dérobe toujours.

On est pris parfois, c'est regrettable, de cette fureur impuissante de l'enfant face au jouet trop docile. Et c'est à ce moment précis que le personnage appelle le lecteur à l'aide.

[Petite racine](#), le blog de Cécile Portier.
[Saphir Antalgos](#), sur public.net.

pourquoi n'avons-nous plus jamais de nuit ?

François Bon

Pourquoi n'avons-nous plus jamais de nuit ? La ville est blanche. Sa lumière est pauvre, mais les parkings, les recoins, les murs en gris sont éclairés. On dort mal, dans les villes sans nuit. L'insomnie vous ramène à la même image fixe. Ceux d'en bas peuvent marcher des heures : du moins, ce ne sont peut-être pas les mêmes, qu'on aperçoit qui marchent – la ville est trop hostile pour qu'on y marche toute une nuit. Mais qu'on soit à poste fixe devant ce parking, cette cahute éclairée, ce mur gris, il surgira toujours un errant. La ville accueille ceux de la nuit, et les rejette en même temps : ils franchissent comme à y heurter les trottoirs, l'angle de la rue au coin. La ville de nuit résonne : fonds électriques, cris lointains, sirène quelque part. La ville n'a pas de silence. Et le silence qu'il nous faudrait pour dormir, et la nuit noire qui serait propice au rêve, on en a fait quoi ? Dans la ville blanche tu ne dors pas. On rencontre à l'intérieur de soi ces mêmes zones blafardes, on y marche en même terrain hostile, on y bute aussi aux marches. Des impasses s'en vont rejoindre des abîmes noirs. Le rêve était ce qui nous permettait d'y entrer, d'y communiquer : depuis combien de temps t'imagines-tu ne plus rêver ? On n'a plus jamais de nuit : on sort, on marche, on prend un bus, on trouve ce bar ouvert – les villes n'ont plus le rythme des heures, et les yeux de ceux de la nuit ont des cernes, leur voix est blanche comme la rue dehors, et s'ils te regardent leur regard est comme ces murs avec les trous noirs où on ne va pas. Les rues sont immobiles : c'est idiot, elles sont immobiles aussi de jour, c'est le reste qui bouge, les voitures et les gens, on dirait que la ville elle-même par ses rues s'écoule et sans cesse se recompose, même identique à elle-



même, avec les magasins, les carrefours, les éclats clignotants de lumière. Ce qui reste à clignoter la nuit est blafard, et le carrefour juste un croisement des vents. Tu te souviens d'approcher la ville en voiture, la nuit : cela commence par un halo, on le voit de loin. Ici, dans ce pays, l'éclairage est troué, comme mité. Cela tient à la taille, et à l'espace qui sépare deux points même les plus proches, de l'échangeur de béton au supermarché qu'il surplombe, à la rue à quatre-voies que tu traverses pour aller attendre le bus, à cette dalle qui s'étend comme sans fin pour rejoindre le port, le fleuve, le monde – la vieille ville alors en surplomb comme une image. L'opulence de nos éclairages est une insulte à la terre : l'humilité ici des lumières vaut mieux. Reste la nuit imparfaite, et ce que tu voudrais d'un vrai intermède au temps pour tes rêves. Dans les heures où le parking est vide et blanc, que disent les lumières, qui aident-elles, que montrent-elles ? En supprimant la nuit de la ville, qu'avons-nous estropié d'elle qui nous aurait aidé pour y vivre ? C'est la nuit qui nous manque, le fleuve là-bas la refait. Un train passe très lentement, interminable

train de citernes et plateaux, avec ces ébranlements sourds du fer qui tremble. Les camions attendent, nez en avant, près des lumières bleues de la station avec le bar tout auprès. L'échangeur est vide, provisoirement vide. Tu n'as pas dormi. Il te semble entendre comme un grondement lointain, tu voudrais le rejoindre.

[lire en ligne _ sur publie.net](#)